

L'ESPACE DU DISCOURS ET LE DISCOURS DE L'ESPACE : ELEMENTS DE TRAÇABILITE SPATIALE

DOBE DAGO AUGUSTIN
Université Félix Houphouët Boigny

Lieu de déploiement de tous les possibles, le discours apparaît de par son ouverture, sa texture et sa tessiture comme un espace d'hébergement de mille et un aspects qu'exploite à souhait l'instance anté-cognitif. Univers de coexistence de « *contenus concrets et de contenus abstraits* »¹, il offre dans une perspective géocritique de la matière à réfléchir sur les réseaux qui s'établissent entre le tissu discursif et la toile de référence (culturelle, topologique, d'habitude...) qui lui est sous-jacente.

Objet de développement de certaines théories, l'énoncé discursif trouve une portée pragmatique dans le courant des réflexions philosophiques postulées par John Austin à travers ce qu'il a convenu d'appeler « *the speech acts* »², entendons « *les actes du discours* ». Donnant plus de lisibilité aux approximations de Charles Morris (1938), John Austin inaugure un nouveau champ de recherche à partir de postulat philosophique tenant de la valeur performative ou constatative des actes du langage.

Aussi intéressante et enrichissante qu'elle puisse paraître, il importe toutefois de noter qu'il n'est point question pour nous de faire une historiographie complète de la pragmatique ; l'idée étant de mettre en évidence la pertinence de la présente démarche analytique en insistant sur la portée significative des actes de langage dans le contexte des actions humaines tel que apparaissant dans les fictions en l'occurrence. Pour l'essentiel donc, on retiendra que la part instructive de ces prolégomènes est inductive.

Echappant à une circonscription matérielle, l'espace se conçoit comme tout *locus* à habiter de quelque manière que ce soit. Il est variable dans ses dimensions

¹ Jean-Pierre Chevrot et al., « La liaison : de la phonologie à la cognition » in *Langages*, 2005/2 n° 158, p. 3-7. p. 3-7. DOI : 10.3917/lang.158.000 [En ligne] <http://www.cairn.info/revue-langages-2005-2-page-3.htm> consulté le 26 juillet 2013 à 11h

² Certains critiques soutiennent que la pragmatique est une sous-discipline de la linguistique ayant vu le jour avant la fameuse allocution d'Harvard de 1955 consacrant de fait son apparition. Nerlich Brigitte et Clarke David D. soutiennent par exemple dans leur article que cette discipline se « *nourrit de traditions diverses, enracinées dans la rhétorique, la psychologie, et la philosophie du droit entre autres* » depuis le XIXe siècle. Voir Nerlich Brigitte, Clarke David D. La pragmatique avant Austin : fait ou fantasme ?. In: *Histoire Épistémologie Langage*. Tome 20, fascicule 2, 1998. pp. 107-125. doi : 10.3406/hel.1998.2717. [En ligne] http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/hel_0750-8069_1998_num_20_2_2717. Consulté le 23 juillet 2013 à 10h30.

selon les circonstances (temporelles). Perceptible, il s'envisage comme « *le lieu d'une sédimentation* » (Bertrand Westphal, 2007) ; imaginaire, il se conçoit comme un possible préexistant au réel (Diandué Bi Kacou Parfait, 2013). Dans les deux cas d'ailleurs, leur (re)constitution verbale reste soumise à une "imposition" d'un ensemble de lexèmes constituant un paradigme propre. En cela, le discours se particularise, s'essentialise comme *topoi* structurant.

Partant de tout ce qui précède, l'on peut émettre deux hypothèses. Premièrement, l'on pourrait partir de la thèse – postmoderne quoique perçue comme pessimiste – selon laquelle la réalité ne peut être connue que par la médiation du langage et que toute connaissance ne peut passer que par l'étude du discours pour postuler l'énoncé discursif comme un marqueur de l'espace d'origine du locuteur. Dans cette logique, l'on pourrait lui conférer une valeur de « *connotateur de mimésis* » (Paul Ricoeur). Deuxièmement, il est possible de conjecturer que le discours même de l'espace constitue en lui-même un creuset où se projette un discours autonymique. Sur la base de ces deux projections hypothétiques, l'on entend mener une réflexion autour des *topolectes* en structurant l'analyse autour de deux axes.

Dans le premier axe que nous intitulons **pragmatique discursive et spatialité : vers une traçabilité du positionnement par le dire**, nous entendons établir une linéarité de la sémantique du discours qui conduise à un référent spatial. Dans le second intitulé **métaphore autonymique de la spatialité**, le but visé est la mise en évidence du type de discours que l'espace projette de lui-même. En cela, la dynamique voulue dans le cadre de cette analyse se veut à la fois centrée sur les unités *topiques* (Dominique Mainguenu) du discours et les stratégies linguistico-discursives de la représentation de l'espace.

Pragmatique discursive et spatialité : vers une traçabilité du positionnement par le dire

Le langage est étroitement lié à l'espace, au territoire³. Le lien étroit qui les combine fait apparaître l'espace comme la plus obsédante des métaphores présent dans le discours. En effet, l'acte illocutoire est un processus de sélection de référents permettant de traduire un imaginaire qui établit ses figures et ses formes selon un prédicat se constituant dans un espace-temps – hors du temps immédiat – ayant ses références propres. Pour Arnaud Lucien et Pascal Richard « *par l'effet d'une médiation, les mots découpent, organisent et projette notre regard sur le monde* »⁴. On en tirera que tout processus de métaphorisation est rendu possible grâce aux transports des agrégats référés à un imaginaire propre à un milieu social,

³ Bakhtine soutient d'ailleurs que tout énoncé n'est rien d'autre que l'horizon commun aux locuteurs, composé d'éléments spatio-temporels, sémantiques et évaluatifs (axiologiques). Cf. Tzvetan Todorov, *Mikhail Bakhtine. Le principe dialogique suivi des Ecrits du cercle de Bakhtine*, Paris, Editions du Seuil, 1981, p. 68

⁴ Arnaud Lucien & Pascal Richard, « Le langage comme représentation du monde. L'exemple de l'hébreu », Actes du colloque international *La représentation dans tous ses états*, France (2007) disponible sur http://archivesic.ccsd.cnrs.fr/sic_00186650

culturel ayant son identité personnelle (Alex Mucchielli, 2013) dont se charge le mot et par-delà le discours langagier. C'est d'ailleurs cette conception qui a raisonnablement fait dire à Austin que « *dire c'est bâtir* ». Dès lors, il est plus que loisible de comprendre toute sa philosophie et celle développée par ses adeptes et ses successeurs qui attachent de l'importance à l'idée de l'hypothèse performative propre à tout discours.⁵

Pour coller au plus près du discours littéraire qui est ici le champ d'application de notre réflexion, l'on peut dire que le récit – texte – littéraire en ses différents niveaux de stratification héberge un *topos* qui est dissimulé dans l'artefact discursif. On pourrait prendre le risque de se répéter pour dire que le discours est lui-même un espace où se déploie une territorialité (spatialité) dont l'étendue ou limite reste soumise aux limites de la teneur sémantique de l'énoncé du locuteur. Dans le cas précis, ce peut être celui du narrateur ou du personnage intradiégétique. Loin de paraître aporétique, cette idée peut résulter d'un examen attentif des mécanismes de l'écriture elle-même en axant l'analyse autour des différentes spécificités discursives. Démarche devant logiquement mener au fondement logique de notre hypothèse de départ.

Dans *Naissance de la clinique*, Michel Foucault affirme que « *tout le visible est énonçable et qu'il est tout entier visible* »⁶. Ce postulat, bien que formulé dans le cadre des sciences cliniques est opératoire dans la perspective de la présente analyse pour plus d'une raison. En fait, l'activité scriptural (discursive) est conditionné par la pensée qui, elle-même, se paramètre à travers le prisme offert par l'environnement immédiat du sujet. Et celui-ci en ressort – consciemment ou inconsciemment – les traits à travers son discours qui se trouve nimbé d'une épistémè particulière. On s'en rend bien compte en analysant de plus près le discours de Méné lorsqu'il dit par exemple :

*Quand même chacun était heureux dans Doukana d'abord. Dans les neuf villages on dansait et on mangeait mais avec ananas en pagaille, et on racontait zhistoires dans clair de lune. Parce ce que travail dans plantation a fini et les ignames poussaient bien bien. Et parce que ancien gouvernement a tombé et nouveau gouvernement de minitaires a monté.*⁷

Ce discours d'une truculence inouïe renseigne à bien des égards le lecteur sur plusieurs points relativement au locuteur. Le choix de la composition lexématique est révélateur de plusieurs réalités propres au sujet qui parle. D'entrée de jeu, l'on est captivé par la portée didactique de la truculence du langage qui trahit sans grand

⁵ Michel Foucault, « Le langage et l'espace », in *Critique* n° 203, Avril 1964, pp. 378-382.

⁶ Michel Foucault, *Naissance de la clinique*, Paris, PUF, 1963, p. 202. Cité par Frances Forestier, « Michel Foucault. L'espace textuel d'un double langage » in *Études littéraires*, vol. 25, n° 3, 1993, p. 129-144. [En ligne] URL: <http://id.erudit.org/iderudit/501021ar> consulté 25 juillet 2013 à 11h42

⁷ Ken SaroWiwa, *Sozaboy*, [ActesSud, 1998] Abidjan, Eburnie, 2008, p. 27

effort l'identité du sujet parlant, sa culture et son espace d'origine. Car en effet, en plus de refléter les réalités de l'espace voilé de la psyché du locuteur qui par l'acte illocutoire s'expose au public, le langage définit à travers son discours des traits d'aire social typique. Dès lors, l'on ne peut que s'accorder avec les réflexions de Piaget qui propose une étroite connexion entre les infrastructures et les superstructures, les idéologies et les sciences etc⁸.

En effet, le tout de la structure profonde de ce discours participe de la construction des référents identitaires du personnage. L'espace rural qu'il a en partage avec ses congénères, sous-entendus dans le « on » inclusif, est représenté à travers la conjugaison des apports d'autres sous-représentations que sont en l'occurrence les représentations sensori-motrices et la représentation linguistique, elle-même exprimée dans le discours. L'encodage de l'univers spatial de Méné qui s'effectue à travers son discours est structuré par des systèmes de représentation incluant le perceptif – entendons le visuel, le tactile, l'auditif et le gustatif – et la représentation motrice à enjeu référentiel. Dans ce sens, le passage suivant corrobore l'argument susmentionné : « *même Diobou qui sentait urine fort et qui est saleté seulement commence pour sentir bon* »⁹. En somme l'occurrence des verbes dansait, mangeait, racontait, sentait le confirme en insistant subrepticement sur l'étroite interaction prévalent entre le sujet et son environnement social et les configurations des archétypes de son *loicos*

En outre, l'affirmation « *quand même tout le monde était heureux dans Doukana d'abord* », au-delà de sa valeur constative génère une sémantique performative épousant la logique de la sémantique générative développée dans la philosophie de John Ross¹⁰. L'occurrence des mots « *Quand même* » et « *d'abord* » respectivement en début et fin de phrase, en plus de mettre en lumière le bégaiement de la langue du personnage, renseigne le lecteur ou le narrataire sur l'ambiance festive régnant dans la localité qu'il décrit dans la suite de son discours. Il le dit clairement, « *dans les neuf villages, on dansait et on mangeait mais avec ananas en pagaille, et on racontait zhistoires dans claire de lune.* »

De toute évidence, la microstructure discursive apparaît ici comme le siège d'une structure spatiale aux limites indéterminées, incertaines. Avec le Doukouna natal du personnage, les huit autres villages dont il est question construisent une

⁸ Dans son ouvrage intitulé *L'explication sociologique* (1951), Jean Piaget développe un raisonnement qui tient l'homme, dans ses différentes manifestations, comme le résultat de la conjugaison de plusieurs valeurs structurées à divers niveaux de son édification. En clair, Josep MutañolaThornberg, interprétant toujours la logique piagétienne, souligne que « *la connaissance ne part jamais du sujet ni de l'objet, mais de leur indissociable interaction pour y avancer dans la double direction de l'extériorisation objectivante et d'une intériorisation réflexive* ». cf. MuntanolaThornberg Josep. « Remarques épistémologiques sur la sémiotique des lieux », *Communications*, 27, 1977. pp. 13-27. doi : 10.3406/comm.1977.1407

[http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/comm_0588-](http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/comm_0588-8018_1977_num_27_1_1407)

[8018_1977_num_27_1_1407](http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/comm_0588-8018_1977_num_27_1_1407)

⁹Idem, p. 53

¹⁰ Selon Ross, tous les énoncés qui sont dépourvus de performatif explicite en contiennent dans leur structure profonde.

territorialité en interaction avec la plupart des zones rurales africaines. Même si le sème Doukana a vocation à référer un univers précis, le discours, lui dans son entièreté, met en scène un espace très schématisé. L'air festif décrit dans l'énoncé est le calque des habitudes que l'on rencontre dans les sociétés traditionnelles africaines. Cependant, avec plus d'attention accordée aux détails, certaines occurrences à divers endroits dans le discours du sujet permettent de se faire un *a priori* de l'espace que réfère le sujet sans pour autant tomber dans le lieu commun. Il s'agit en effet de certains référents identitaires dont l'attestation ne pourrait souffrir d'aucune contestation, du moins pour un sujet (lecteur) averti car étant le siège d'une sociogenèse, d'une psychogenèse et même et surtout d'une topogenèse. Ceux-ci sont en fait relatifs aux mots et expressions comme « banguidrome africain » (p.43), « bangui » (p.44), « okporoko » (p.43), « ngwogwo » « mgbaijji » (p.43) « koutoukou » qui en réalité revêtent tous des traits du topolecte car associés à un imaginaire sociologique, psychologique et topologique.

La médiation qu'opère ici la langue du personnage entre le tangible et l'abstrait, l'immédiat et la pensée à travers l'usage de ces différents termes intraduisibles pour l'éditeur, parce que justement propres à un imaginaire social spécifique, constitue une sorte de translation de valeurs culturelles aboutissant en fin de compte à une mise en scène du monde. Et celui dont il est ici manifestement question est une topostructure subsaharienne. A l'instar donc de l'hébreu qui selon Arnaud Lucien et Pascal Richard constitue un important médium par lequel transitent des valeurs historiques, anthropologiques, culturelles, politiques et même ésotériques de la population juive, ces différents sèmes sont à considérer comme des réservoirs d'une herméneutique particulière. Par leur intangibilité, ces mots et expressions déterminent les frontières de leur espace, et par-delà les frontières de l'espace – social, mental, topologique – du personnage. L'espace textuel, romanesque apparaît dès lors comme le lieu d'actualisation de cette réalité par les virtualités que génèrent ces occurrences dans le discours original du narrateur. A cet effet donc, on pourrait, sans risque de se tromper, dire avec Lyotard que la mise en scène qui s'opère ici consiste à « *transmit signifiers from a primary space to another space, which is the auditorium of a theatre, cinema, or any related art* » (Lyotard, 1977 : p.87).

Ce qu'il est notable de relever ici aussi est la valeur idiomatique de la structure de surface de l'énoncé du personnage. Tel que formulé le niveau du langage réfère une catégorie de personnes de la couche sociale : on a dans bien de cas, pour ce type de langage, affaire à des personnes illettrées ou ayant connu une interruption précoce dans leur scolarité. D'ailleurs le personnage le souligne dans son propos :

*C'est maman qui m'a envoyé à l'école st Dominique de
Doukana où j'ai brillamment terminé mon cours moyen (...)
Quand j'ai été admis à l'examen du cours moyen, je voulais*

aller ensuite au collègue mais ma maman m'a dit qu'elle ne peut pas payer l'argent.¹¹

A ce niveau de l'analyse, l'on pourrait évoquer une stratégie de représentation procédant d'une double intentionnalité. La première, découlant de l'usage de la langue "pourrie", est la mise en scène d'une postcolonie africaine. Sa représentation permet de voir un réel sous son masque. A l'image du "français de Moussa", la langue du personnage-narrateur projette des références identitaires, culturelles, historiques et par-dessus tout spatiales. Pour l'histoire, l'examen de l'environnement linguistique postcolonial permet de voir qu'il y a, avec le concours de certaines circonstances et habitudes coloniales, eu l'émergence d'une manière particulière pour l'indigène de s'exprimer. Ce mode d'expression constitue un patchwork de la langue du colon mal maîtrisé et le patois local, donnant ainsi lieu à une langue à part entière qu'on nomme "le français de moussa" dans les ex-colonies françaises notamment en Côte d'Ivoire, et "le Pidgin" dans les ex-colonies anglaises. C'est raisonnablement cette langue que Birahima nomme "le p'tit nègre" dans *Allah n'est pas obligé* qui comporte des spécificités propres à chaque environnement. Pour l'essentiel, on retiendra donc ici que l'usage de cette langue, que dis-je de ces mots, n'est pas neutre ; il procède de la volonté de porter sur la scène fictionnelle un système de références que la traduction ne saurait éluder¹².

La deuxième intentionnalité déductible des occurrences relevées tient de la valeur de l'imprécision référentielle explicite de l'espace du discours. En clair, le topoxème Doukana dont il est question est sémantiquement vide ; aucune densification en sèmes historiques ou locatifs ne charge suffisamment le sème nomino-désignatif au point de permettre une référence directe avec un extratexte précis et localisable. Tel que représenté, l'espace du discours ne fait que mettre en scène un espace générique à relent intégrationniste. En plus d'être l'ombre de lui-même, ce topoxème se particularise avec le discours qu'il génère, et dont les schèmes structurants entrent dans un rapport d'intertextualité avec d'autres structures spatiales avec lesquelles il partage des traits. Dès lors, on pourrait envisager l'espace comme créateur de ses référents linguistico-discursifs.

Discours de l'autonymie spatiale

L'espace pour se dire définit ses propres schèmes structurants. Sa médiatisation – passage de l'immédiat, du réel à l'état médiatisé – repose sur des

¹¹ Ken SaroWiwa, *Op. Cit.*, p. 41

¹² Au sujet de la traduction, Umberto Eco reviendra pour dire que « Traduire signifie comprendre le système intérieur d'une langue et la structure d'un texte donné dans cette langue, et construire un double du système textuel qui, sous une certaine description, puisse produire des effets analogues chez le lecteur, tant sur le plan sémantique que syntaxique que sur le plan stylistique, métrique et phono symbolique et quant aux effets passionnels auxquels le texte source tendait ». En un mot, chaque langage implique la projection dans un monde qui est le sien. Cf. Eco Umberto, *Dire presque la même chose, Expériences de traduction*, Paris, Grasset, 2007.

particularités lexématiques suffisamment chargées pour définir sa spécificité. Le langage ou énoncé utilisé à cet effet doit être à même de mobiliser la force imageante de l'interlocuteur (narrataire, spectateur, lecteur...). Par ricochet, toute possibilité de confusion est écartée grâce à la force de mobilisation et de persuasion contenue dans l'énoncé (re)construisant ce *locus*. Comme le dit si bien Mac Luhan « *le medium est le langage* »¹³. A partir de ce moment-là, l'espace apparaît comme un contenant discursif qui érige ses propres règles de diction (la manière de se dire, se faire percevoir voir même se faire voir). De l'avis de Bertrand Westphall, la vérissimilitude est un critère nécessaire pour l'établissement d'un rapport de type homototype entre le proto-monde et le topolecte (2003, p.170). Ainsi le proto-monde repris dans l'univers fictif s'actualise grâce au discours qui en est construit. Et cette actualisation des virtualités projetant ce lieu entre en interaction avec le réel selon une logique d'hypertextualité des interfaces¹⁴. Cette relation est subordonnée au matériau de la mise en fiction qu'est ici le discours qui lui aussi obéit aux inflexions que lui fait subir la configuration de l'espace.

Reprenons aussi Jean-Marie Kouakou selon qui « *la représentation vise (...) la réactualisation au présent [de] quelque chose qui a d'abord été en images et qui est converti en écrit* »¹⁵. Cette conversion qui est une version du lieu reconstruit – dans le discours – ne doit s'envisager dans un prisme de type axiologique mais plutôt axiomatique. Mais en même temps il ne faut pas être dupe ; car la fiction n'a aucune prétention de dénotation du réel. Elle crée son réel qui entre en résonance avec le réel extra fictionnel selon un rapport de vérissimilitude ou de xénosémie (ou contradiction). Peu importe le registre dans lequel l'on se situe, l'espace, en tant qu'actant, protagoniste se particularise par la convocation de *topoi* le configurant.

L'espace de référence du personnage principal de *Sozaboyest* Doukana ; la langue (patois) servant de dispositif de communication est le "kana" (p. 80) ; et il le confirme en ces termes : « *donc quand je suis arrivé à côté de lui, il commence me parler kana* » (p.80). Par un jeu de déconstruction, l'on peut en déduire que le morphème Doukana est la composition des morphèmes "Dou" et "kana". La première particule pouvant signifier village, espace, localité, territoire et la seconde désignant le patois local c'est-à-dire le *kana*. Par déduction, comme il est très fréquemment donné de voir dans de nombreuses régions d'Afrique, l'onomastique toponymique contient une signification respectant la structure du génitif. En clair, la composition lexématique met dans ce topolexème l'accent sur le lien d'appartenance existant entre le code linguistique "kana" et la localité "Doukana". Il en ressort que le topolecte se construit dans les plis du discours qu'il impose pour son identification et sa perception.

¹³ Mac Luhan, Pour comprendre les médias [1964,], Trad. Pare J., Paris, éd. Le Seuil 1977.

¹⁴ Bertrand Westphall, *Géocritique. Réel, fiction, espace*, Paris, Les Editions de Minuit, 2009, p 171

¹⁵ Jean-Marie Kouakou, *Penser les représentations fictionnelles*, Paris, L'Harmattan, 2010.

Au-delà de la valeur symbolique que révèle cette stratégie désignative se trouve une relative subordination des constructions linguistico-discursives aux constructions spatiales. Ainsi, par le déploiement du discours s'opère simultanément une mise en scène à un niveau méta une lecture culturelle, historicisante... du locus fictionnel convoqué.

En somme on peut retenir que le locus se fait perceptible selon son propre langage. De la sorte, il s'établit une sorte de transversalité discursive ayant pour objet et sujet à la fois l'espace ; d'où le sens de la métaphore autonymique.

Le discours ou énoncé puise tout son sens dans un ancrage spatial qui lui confère toute sa dynamique référentielle. Mais en même temps, il désigne lui aussi un espace de déploiement de certains dispositifs permettant de passer du dicible au visible et vice-versa. Le recours à certains procédés d'écriture de l'écrivain ne va pas sans convoquer une certaine lecture de l'Histoire. La mise en scène d'un personnage au langage particulier acquiert une valeur de "désignateur rigide" (Saul Kripke, 1982). Le code linguistique, au-delà de sa fonction primaire, focalise et localise une culture particulière, configurant par là même une spatialité. On pourrait faire court en résumant ces idées en ceci : l'énoncé discursif est un espace où se déploie des dispositifs convoquant un *topos*, lui-même dictant ses propres règles de configurations et son cadre de référence.

Puisqu'il faut conclure

Retenons pour finir que le lien entre langage et espace s'inscrit dans un relativisme important. Car en effet, en même temps que l'espace est le lieu de résidence de tout objet matériel ou non, il est aussi des fois où il est la résultante du langage qui recrée le monde et tout ce qui l'habite. Et à ce niveau, il acquiert une portée cosmogonique. Ce que nous pouvons en tout cas retenir de l'inspection de certains aspects de l'ouvrage de Ken Saro-Wiwa donne d'établir l'acte illocutoire comme une démarche ou processus d'actualisation d'une spatialité aux frontières définies par l'essence des énoncés discursifs. Car comme le disait Wittgenstein *les frontières de mon langage définissent les limites de mon monde*. Il est toutefois utile de rappeler que cette réflexion n'avait aucune prétention à mener une analyse d'essence grammaticale de sorte que chaque usage de l'expression relative au discours et/ou au langage soit entendu en son sens technique. Le plus important ayant été de mettre en lumière l'étroite relation du discours à l'environnement du sujet qui le prononce. Et notre développement s'y est attelé en insistant sur les virtualités que projette chaque instance. Ce qui à l'évidence corrobore le précat des religions judéo-chrétiennes selon lequel la parole est au fondement de la création du monde...

Références bibliographiques

- Arnaud Lucien & Pascal Richard, « Le langage comme représentation du monde. L'exemple de l'hébreu », Actes du colloque international *La représentation dans tous ses états*, France (2007) disponible sur http://archivesic.ccsd.cnrs.fr/sic_00186650
- Diandue Bi Kacou Parfait, *Topolectes 1*, Paris Publibook, 2003.
....., *Topolectes 2*, Paris, Publibook, 2013.
- KenSaroWiwa, *Sozaboy*, Alger, Actes sud, 1998.
- Mainguenu Dominique, « L'analyse du discours et ses frontières » In *Marges linguistiques*, n° 9, 2005
- Laurence Dahan-Gaida, « La géocritique au confluent du savoir et de l'imaginaire », In *Editorial. Volume 9 - Automne 2011 - Numéro spécial Géocritique*.
- MuntanolaThornberg Josep. « Remarques épistémologiques sur la sémiotique des lieux ». In: *Communications*, 27, 1977. pp. 13-27.doi : 10.3406/comm.1977.1407,
http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/comm_0588-8018_1977_num_27_1_1407.
- Tzvetan Todorov, *Mikhaïl Bakhtine. Le principe dialogique suivi de Ecrits du cercle de Bakhtine*, Paris, Editions du Seuil, 1981.
- Sandra Breux, « Ces spectres agités (Louis Hamelin, 1991) : analyse géocritique » In *Cahiers de géographie du Québec*, vol. 52, n° 147, 2008, p. 471-487. Disponible sur URI: <http://id.erudit.org/iderudit/029872ar>. DOI: 10.7202/029872ar
- Westphal Bertrand, *La géocritique. Réel, fiction, espace*. Paris, Minuit, 2007